Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 21

Artikel: Un drame de la grève
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256147

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ceaux de bois sont ramenés chaque jour du sein de la mer, mais Pino n'a pas encore trouvé, à l'heure actuelle, trace du trésor.

Les conséquences d'une telle découverte sont immenses, et nous ne pouvons pas encore toutes les prévoir ; souhaitons à Pino la réussite et la récompense bien méritée d'une telle entreprise.

Un drame de la grève

Un drame aussi angoissant par ses conséquences que par ses causes, s'est déroulé dans le quartier du Pont de Flandre : un gréviste partagé entre son désir de reprendre le travail et la crainte de passer pour un traître aux yeux de ses camarades s'est suicidé dans des circonstances tragiques.

C'était un serrurier de la maison Barbier, Bénard et Turenne, constructeurs de phares électriques, où il travaillait depuis sept ans : Alexandre Cheutin, âgé de 30 ans, demeurant avec sa jeune femme et ses quatre enfants en bas âge au numéro 16 de la rue de Nantes.

Le lundi 7 mai, la grève avait été déclarée à l'usine. A six heures du matin, les 400 ouvriers se trouvaient à leur poste, mais les bras croisés, attendant le résultat d'une entrevue que leur délégation avait sollicitée des patrons. Au retour des délégués, l'entente n'ayant pu se faire, on décida de quitter sur le champ les ateliers. A la vérité la moitié environ des ouvriers désiraient rester au travail. Mais, dit-on, les autres les invectivèrent et finirent par les entraîner, et, en fin de compte, l'usine fut complètement abandonnée. C'est ainsi que Cheutin rentra chez lui pour annoncer à sa femme que le chômage avait été décidé.

Le samedi suivant, MM. Barbier, Bénard et Turenne écrivirent individuellement à leurs ouvriers une lettre où il leur était dit en substance :

Vous avez rompu le contrat qui vous liait à nous. Dans ces conditions, nous avons le regret de vous informer que nous vous considérons comme démissionnaire et que vous pouvez passer à notre caisse pour faire régler votre compte. Toutefois, nous vous prévenons que si vous désirez reprendre le travail, il vous suffira de nous adresser par écrit une demande d'embauchage. Elle sera examinée avec bienveillance.

Environ 150 ouvriers répondirent par une demande de réintégration. Cheutin fut de ceux-là. La misère sévissait dans son logis, les enfants souffraient ; le crédit allait être coupé ; et devant la perspective d'une famine atroce, la mère devait convaincre son mari de la nécessité de rentrer à l'atelier.

Toute la journée du dimanche Cheutin demeura sombre et taciturne. Il était évidemment préoccupé de l'attitude que ses camarades restés en grève observeraient à son égard lorsqu'il reprendrait le chemin de l'usine. Un chef d'équipe, témoin de ses angoisses, s'efforça de le rassurer et lui offrit de l'accompagner.

Lundi matin, plus sombre et plus ému encore que la veille, Cheutin refusa de prendre la moindre nourriture. Toutefois, il s'arma de courage et rentra à l'usine, où il travailla toute la journée. Le soir, il regagna son domicile et se coucha, sans avoir voulu manger ni répondre aux questions que lui posait sa femme. Mardi il se leva à sept heures et resta à la maison, sous prétexte qu'il était trop tard pour aller travailler.

Mercredi matin, à six heures, il sortit, disant à sa femme : « Adieu ! » Bien qu'il parût plus bouleversé que la veille, celle-ci pensant qu'il partait pour l'usine ne lui fit aucune observation.

Que se passa-t il alors dans l'esprit de Cheutin ? On ne sait au juste. Toujours est-il qu'au lieu de se diriger vers la rue Curial, où se trouvent les ateliers de la maison Barbier, il prit à gauche, pénétra dans un édicule qui se trouve au coin de la rue de Nantes et de la rue Barbanègre, et là se frappa de douze coups de tiers-points, onze dans la région du cœur et le douzième au sein droit. Quelques secondes après, il sortait de l'édicule, traversait la rue en chancelant, entrait au poste de police qui se trouve en face de son domicile, et montrant sa poitrine ensanglantée à un agent s'écriait : « Je suis un lâche. Je suis indigne de vivre. » Comme il essayait de se blesser encore, le gardien de la paix le désarma et le conduisit dans une pharmacie. Mais l'état de Cheutin parut si grave qu'on le transporta à l'hôpital Saint-Louis. Là les médecins constatèrent que le cœur avait été atteint.

Vers trois heures de l'après-midi, Mme Cheutin fut admise au chevet de son mari. « Je veux mourir », lui dit-il. Elle essaya de le réconforter et se retira. Mais le malheureux succomba peu après, vers quatre heures.

Une question se posait ? Cheutin s'était-il tué à la suite d'outrages et de menaces proférées contre lui par des grévistes ?

Rien ne permet de conclure dans ce sens. Tout ce que l'on a pu apprendre sur ce point, c'est un incident rapporté par des enfants :

Lundi soir, à la sortie de l'usine, Cheutin aurait rencontré un de ses camarades à qui il aurait tendu la main. Mais l'autre se serait détourné en lui disant : « Tu es un lâche ! Tu es indigne de vivre ! »

Ce qui est certain, c'est que le malheureux a agi dans un moment d'affolement, préoccupé, obsédé par la crainte de passer pour un « renégat » aux yeux des grévistes.

Pas bredouille...

(*Suite et fin.*)

III

Plusieurs mois après, l'idée me vint de retourner à la chaumière.

Les deux pommiers dont les branches effleuraient son toit étaient maintenant couverts de fleurs délicates, car avril naissait et, assise sur le seuil de la porte ouverte au doux soleil printanier, une jeune fille de dix-huit à vingt ans, très pauvrement quoique proprement vêtue, cousait d'un air mélancolique.

A mon approche elle leva la tête, et ses yeux, grands et bleus, m'interrogèrent.

— Je voulais, en passant, lui dis-je, savoir des nouvelles du père Hyacinthe et de sa femme. Ne pourrais-je les voir ?

— Ma grand'mère est à la ville, répondit-elle d'une voix harmonieusement timbrée ; quant à mon grand-père, il est mort depuis trois mois.

Le vieil infirme était mort ! Soudain les paroles de Laïde me revinrent en mémoire : « Si bijou ne rentrait plus, il mourrait d'ennui... »

Et le petit frisson d'autrefois courut encore sur ma chair.

— De quoi est mort votre grand-père demandai-je à la jeune fille.

---

ces vilaines paperasses et que vous m'accompagniez au bois, cher papa. Vous travaillez trop, cette promenade vous ferait du bien.

— Tu ne te demandes pas si j'en ai le temps. J'ai autre chose à faire qu'à me promener, cependant. Fais-toi accompagner par ta gouvernante, Jacques vous suivra.

La jeune fille eut une moue gracieuse.

— Ah ! bien non ! miss Agnès déteste monter à cheval, je ne lui imposerai pas cette corvée... C'est avec vous que je veux aller ou je ne sortirai pas.

Elle s'avança vers la fenêtre, et soulevant le store de dentelle :

— Le ciel est si bleu, l'air si pur, combien serait bon un temps de galop sous les grands arbres, cependant ! ajouta-t elle avec regret.

M. de Verneuil arrêta son regard sur le visage pâle de sa fille.

Et cela mettrait un peu de rose sur ces joues-là, ce dont elles ont un réel besoin, dit-elle avec tendresse. Allons, fillette, va mettre ton amazone et reviens vite puisque cela te fait tant de plaisir. Je cède encore pour cette fois, mais c'est la dernière..... Il faudra bien que miss Agnès se décide à monter.

Les yeux de Chantal eurent un éclair joyeux.

— Comme si toutes les miss du monde pouvaient, ne fût-ce qu'un instant, me remplacer, mon cher petit papa ! répliqua-t-elle rieuse. Puis très sérieusement elle continua :

— Vous vous tuez à travailler ainsi ! cela me fait de la peine. Je vous en prie, décidez-vous donc à prendre un secrétaire, il y a longtemps que je voudrais que vous ayez quelqu'un à vous seconder.

— Qui veux tu que je prenne, enfant ? Si Luc l'avait voulu, c'eût été très simple ; il m'eût aidé d'abord en attendant qu'il prenne la banque à son compte, mais il n'en est pas ainsi ! dit il avec un soupir de regret.

Un jet de sang monta au cerveau de la jeune fille.

— Si vous demandiez Gauthier, proposa-t-elle timidement. Il aime sa carrière, il est vrai ! Cela lui coûtera de l'abandonner, mais je suis convaincue qu'il vous aime encore plus, et je suis sûre qu'il n'hésitera pas à démissionner s'il sait vous faire plaisir.

Le banquier enveloppa Chantal d'un regard curieux et observateur.

— Tu crois qu'il ferait cela pour moi ?... interrogea-t-il un instant malicieusement sur ces derniers mots.

Et comme Chantal rougissait sans répondre.

— Je mettrai peut-être son affection à l'épreuve, conclut-il en lui mettant un baiser au front. En attendant, dépêche-toi à t'habiller si tu désires que je t'accompagne aujourd'hui encore ; je te donne cinq minutes, pas une de plus !

Je ne sais pas pourquoi je lui cède à cette petite ?... C'est la dernière fois, murmura-t-il en souriant à la jeune fille, qui déjà en selle, toute rose sous son feutre entouré de gaze blanche, tourne vers lui ses yeux gris pailletés d'étincelles.

(*A suivre.*)